

REMARQUES CRITIQUES

*intercalées dans un exemplaire du Devoir présent
de M. Paul Desjardins. ¹*

La perfectibilité humaine, l'optimisme, condition de toute éducation.

Notre Dieu c'est la liberté. Union générale pour la liberté contre toute oppression. Charité et justice.

Ne pas prononcer le mot de religion (vous êtes dans le vrai) : être la chose.

« Positifs » et « Négatifs ». - En un premier sens, les *négatifs* sont les savants.

*Ces douteurs ont frayé les routes,
Et sont si grands sous le ciel bleu
Qu'à cette heure, grâce à leurs doutes,
On peut enfin affirmer Dieu ².*

Ils sont nécessaires. Le Sel de la positivité. L'esprit scientifique est un esprit de critique, de négation. En philosophie de même, l'esprit sceptique ou critique est un esprit scientifique, cherchant la nécessité, la loi, le fait, et opposant à l'idéal le réel, condition de sa réalisation.

Socialement, tous ces « négatifs » sont des positifs. Il n'y a de négatifs, au point de vue social, que ceux qui le sont au point de vue personnel, c'est-à-dire qui ne croient pas pratiquement à la science, c'est-à-dire qui n'y travaillent pas en conscience et ne règlent pas leur vie sur ce qu'ils savent. Cela suppose qu'ils ne croient pas pratiquement à la liberté.

L'autre côté de la *positivité*, au point de vue social, se rattache à cela : c'est la croyance à la liberté humaine, c'est-à-dire à la possibilité progressive pour l'homme d'être conduit par ce qu'il sait (science de la nature, réflexion du divin), d'échapper à la loi de la nature physique.

*Partout ignorance et misère !
L'homme en vain fuit,
Le sort le tient : toujours la serre !
Toujours la nuit !*

L'homme a besoin, dans sa chaumière... ³

Et alors, des degrés dans cette positivité, suivant ceux de l'immanence, c'est-à-dire de la spiritualité des moyens par lesquels on conçoit que peut se produire la délivrance. La positivité parfaite, c'est la foi à la science et la foi à la liberté avec la conception de leur vrai rapport. (Ce prêtre qui dit : « Ceux qui font du devoir une illusion : *Kant et Renan* ! ») Kant, le héros de la

¹Ces *Remarques* inédites, écrites par Jules Lagneau en février 1892 et qu'a bien voulu communiquer M. Paul Desjardins, doivent figurer ici comme le vrai point de départ des « *Simple Notes* ». Seules n'ont pas été transcrites les remarques portant sur des détails, ou n'exprimant que l'approbation et l'acquiescement.

²V. Hugo. *Légende des Siècles*, LVI, *Rupture avec ce qui amoindrit*. Citation familière à Lagneau. - P. D.

³V. Hugo, *Contemplations*, VI, ii ; *Ibo*. Lagneau intervertit l'ordre des strophes. Sa citation se complète ainsi :

L'homme a besoin, dans sa chaumière,
Des vents battu,
D'une loi qui soit sa lumière
Et sa vertu.

positivité, s'il avait vu la liberté dans la nature, sortant de son christianisme suraigu.

La disposition *négative* au point de vue *personnel*, c'est-à-dire de la conscience, c'est le mal absolu, le non-amour et non-vouloir de la vérité et de sa réalisation dans la vie, c'est-à-dire l'inertie et l'amour du plaisir. Ne disons jamais de personne qu'il l'est en ce sens. Nous le serions nous-mêmes, manquant de charité, c'est-à-dire de justice.

Il faut que la philosophie descende dans l'humanité. *Vera salus et beatitudo in verâ animi acquiescentiâ consistit, et nos in iis tantum acquiescimus quae clarissime intelligimus.* (Spinoza, *tr. theol. pol.* VII, p. 27, éd. pr.),

(Sur les p. 46-47). Cette position paraît peu tenable ; il faut pouvoir parler et s'entendre en parlant, et on ne peut renoncer à l'essayer : c'est la vie.

On conçoit une simple société de bienfaisance se constituant avec des fidèles de croyances différentes ; encore faut-il pour cela que la bienfaisance pour laquelle on s'assemble soit de nature toute matérielle, - et même alors une telle société où sinon le droit, du moins la possibilité de penser en commun ferait défaut, ne serait guère viable. Mais comment fonder sans conception théorique commune une société de bienfaisance morale, cette espèce de bienfaisance supposant une notion précise de la fin à préparer, de la forme d'âme à créer par l'action, par l'enseignement et par l'exemple ?

Il nous faut faire appel à ceux qui partagent notre foi, c'est-à-dire qui n'appartiennent à aucune religion positive ; car c'est au fond une religion que nous apportons, ou plutôt c'est la religion vraie.

Ayons un dogme, une métaphysique du devoir, et un nom qui le dise. Nous sommes des *libertistes* : nous voulons la *coopération* pour la *liberté*, qui n'est pas seulement à nos yeux une satisfaction, ni un droit, ni un idéal, mais la réalité même.

(Sur la p. 49). La pureté de l'âme ne saurait être le lien d'une Eglise *réelle*.

Le christianisme en esprit et en vérité n'a jamais régné parce qu'il a été senti, non conçu. Concevons-le, saisissons-en la réalité objective, cosmique, c'est-à-dire donnons-lui une base, une métaphysique : il subsistera, il règnera.

Une association religieuse en dehors de toute métaphysique est une contradiction dans les termes. Car la religion ne peut être qu'une conception de la vie humaine, c'est-à-dire une mise en place de l'homme dans l'univers, une métaphysique. Quant à une association purement morale, - s'il est vrai que l'essentiel, l'âme de la vie morale, est la pensée qui la crée et qui la gouverne, ce serait un corps sans âme.

(Sur la p. 50). Ce sont là des unions aveugles, impossibles. En quoi peut bien consister l'union si elle ne consiste dans la pensée, c'est-à-dire comment s'unir si on ne se voit à fond ? Et comment accorder les actions si on n'accorde les pensées d'abord ?

Un fait n'est rien, ne prouve rien, s'il n'est prouvé d'abord, c'est-à-dire compris. Il faudrait voir celui-là ⁴ de près et savoir combien de temps il durera.

⁴L'existence et la réussite *des LEbical Societies* américaines et anglaises, « unions aveugles » suivant Lagneau.

Il faut que l'union des *positifs* se fasse, oui, et rallie même beaucoup de *négatifs*, mais quand elle aura trouvé sa formule spéculative.

(Sur la p. 51). Le *principe* de la solution est de l'ordre pratique, mais cela ne veut pas dire que la solution ne doive être spéculative.

Sans doute il faut aimer d'abord, mais aimer pour savoir et vouloir : l'amour est aveugle ; ce n'est pas lui qui voit, c'est l'intelligence. Elle seule peut saisir la nécessité de ce qu'exige l'amour. Seulement cette pure nécessité logique ne suffit pas, ne s'impose pas ; son dernier effort est de nous montrer son insuffisance, c'est-à-dire la nécessité de la liberté. C'est ici que l'amour reparaît : par lui l'esprit franchit le passage dont la logique a montré la nécessité conditionnelle : ou plutôt l'amour cherche, l'intelligence postule, la liberté donne et réalise. Il ne faut pas traiter l'intelligence comme un hors-d'oeuvre inutile ; elle est le lien nécessaire.

« Autant de religions que de personnes », cela veut dire : point de religion ; car la religion n'existe que par la vérité qu'elle contient et toute vérité est objective et capable d'universalité.

Il n'y a pas le *Devoir* ; mais une infinité de manières de comprendre « le Devoir ». Cette unité est une illusion ; elle n'est pas au point de départ, mais à l'arrivée.

Nous concevons l'unité du devoir ; mais il faut le déterminer et il sera autre suivant l'idée que nous nous ferons de la vraie nature humaine et du vrai rapport de l'homme avec l'absolu et avec le relatif ou la nature. Le devoir dépend, dans sa forme, de ce que nous savons de l'être vrai, dans sa matière, de ce que nous savons de la nature, c'est-à-dire de notre notion du possible.

Au fond vous concevez l'homme et Dieu sous l'aspect de la liberté et cette liberté vous la croyez possible selon les lois de la nature, lui donnant ainsi un sens, une portée objective que Kant lui refuse. C'est là une conception cosmique : votre notion du devoir en découle pour la forme et pour la matière. Elle n'a aucun rapport avec celle que s'en forment un stoïcien, un chrétien ou un spinoziste par exemple. Pour le catholique et le spinoziste il n'y a pas de *devoir* en votre sens, et *les devoirs* sont bien différents de ce qu'ils seraient pour un croyant de la liberté, soit purement intelligible (Kant), soit capable de devenir dans la nature et y ayant une fonction. Le devoir d'aimer les hommes et de s'en faire aimer n'existe pas pour Kant, parce qu'il n'accorde aucune place à la liberté dans la nature et qu'il n'attend rien de la nature pour la liberté. Nous au contraire nous croyons que nous devons aimer les hommes parce qu'ils existent absolument, et que notre amour, par l'appel qu'il fait au leur, est par un mécanisme providentiel le stimulant naturel de la liberté morale dans leurs âmes, etc. - Le devoir de ne pas mentir absolument, dans aucun cas, ne se conçoit non plus, semble-t-il, que dans le dualisme Kantien où l'esprit est en dehors de la nature, et où le devoir ne consiste que dans le respect de la forme abstraite du vrai.

Pour qu'il n'y ait donc qu'un seul Devoir il faudrait qu'il n'y eût qu'une religion ou qu'une philosophie. D'autre part on ne conçoit point que la religion puisse être purement individuelle : en tant que pénétrée d'intelligence - et nous devons souhaiter qu'elle le devienne de plus en plus, - elle sera nécessairement objective, c'est-à-dire plus ou moins générale et même, en prétention, universelle. L'élément individuel, c'est-à-dire imaginatif, doit nécessairement, dans la mesure même où la religion devient vraie, se subordonner à l'autre, qui tend à l'universel.

Ce ne sont pas les formules qui sont un mal, car elles sont une nécessité : c'est la paresse de l'esprit qui s'y enferme et cesse de les comprendre, c'est-à-dire de les dépasser. L'âme inexprimée doit chercher toujours à s'exprimer.

C'est pourtant bien une religion neuve qu'il faudrait (ou plutôt c'est la Religion sauf le nom).

Nul homme ne se conduit autrement que par les spéculations qu'il fait ou qu'on a faites pour lui sur l'univers.

Donnez à croire aux hommes des choses vraies, que vous saurez telles ; ceux qui ne pourront les comprendre les croiront. La bonne volonté leur servira à cela. Pour cela, faites-vous aimer, par la charité et la justice, en le voulant, mais sans le désirer.

L'édification intérieure ne signifie pas l'instruction. Ce mot ne peut s'entendre ainsi. Quant au fond, le développement de la volonté et de l'amour ne peut s'obtenir que par l'éclaircissement de l'âme mise en présence d'une lumière plus vive, d'une vérité plus complète et plus déterminée.

LETTRES ET FRAGMENTS DE LETTRES

A M. PAUL DESJARDINS ⁵

Paris, 26 Décembre 1891.
95, rue Denfert-Rochereau.

Monsieur,

Je viens de lire la fin de votre lettre à E. Rod. Depuis bien longtemps, je serais allé vous voir ou je vous aurais demandé un rendez-vous, si ma santé me laissait un peu la disposition de moi. Je ne puis cependant pas tarder davantage à vous dire combien je suis avec vous de cœur, de pensée, de volonté. Par des chemins bien différents en apparence, nous arrivons au même point, parce que le point de départ vivant est le même de part et d'autre. En lisant vos conclusions tout à l'heure, je me retrouvais dans mes pensées de chaque jour, et c'est mon propre songe, comme dit Platon, que vous me racontez ; mais ce songe-là, c'est la vie même : il n'y en a pas d'autre. Oui il faut agir ainsi, c'est cela qui est à faire et vous avez bien commencé. Ressusciter partout l'âme, voilà la tâche ; depuis longtemps je le crois, d'une croyance active. La difficulté est de garder à l'action, lorsqu'on l'étend au-delà du cercle de la vie intime, sa pureté absolue, sans laquelle elle ne peut rien. La vaincre est l'oeuvre d'une vertu grande et divine ; mais l'esprit peut tout, puisque de l'esprit tout vient.

Je voudrais bien vous connaître enfin. J'avais projeté d'aller chez vous à tout hasard hier ; je m'en suis vu encore empêché. Voulez-vous, si vous en avez l'occasion, venir un de ces soirs, en m'avertissant d'un mot, quoique je ne sois presque jamais sorti après cinq heures ? Si ma santé devient meilleure, ce que j'espère toujours, ce sera mon tour de ne pas compter.

En attendant, veuillez, Monsieur et ami, recevoir la meilleure poignée de main de votre dévoué

J. LAGNEAU.

10 Février 1892.

Monsieur et cher ami,

Je vous renvoie avec mes vifs remerciements cette belle lettre ⁶, si honorable pour vous et qui donne tant à penser dans sa mâle tristesse.

Je ne suis guère moins pessimiste ⁷ ou plutôt guère moins inquiet pour l'avenir que M. Lachelier, et nous le sommes tous, n'est-ce pas ? Cependant je crois un peu plus que lui à la possibilité d'une forme nouvelle de vie humaine par laquelle nos descendants pourront échapper, s'ils le méritent, à la « destruction totale » dont les menace, dans son développement, notre Révolution individualiste, nécessaire d'ailleurs, et préparée par la Réforme. Il s'agit de savoir si les liens

⁵Les articles que j'avais publiés dans le *Journal des débats* (n° des 24 octobre, 8, 12, 19 et 26 décembre 1891), sous le titre : *Nos idées morales ; lettres à M. Edouard Rod* (et qui, retouchés, sont devenus *le Devoir présent*), furent le départ d'une amitié, dont Lagneau prit l'initiative. Fondée sur l'accord des volontés, cette amitié fut tout de suite étroite ; elle se relâcha quelque peu, à mesure qu'apparaissait, entre les deux amis, trop d'inégalité dans la force de pensée ; mais la mort seule la déchira. Elle avait duré un peu moins de deux ans et quatre mois. Comme monument de cette amitié, outre les *Simple notes* et l'*Union pour l'avenir moral*, qui en sont sorties, une cinquantaine de lettres ou billets subsistent, trésor où nous avons prélevé ce qui retrace les idées constantes, le caractère et le cœur de Jules Lagneau. (P. D.)

⁶Lettre de Jules Lachelier à l'auteur du *Devoir présent* en date du 6 février (inédite). (P. D.)

⁷Dans sa lettre, Lachelier avait dit : « Je ne crois... pas qu'il puisse y avoir, à proprement parler, de révolution sociale. Je crois qu'il ne peut y avoir qu'une série de crises sociales de plus en plus violentes et ruineuses, qui épuiseront notre vieux monde sans le changer et qui le conduiront plus ou moins rapidement à sa destruction totale. Il est probable que nous n'y échapperons pas... »

organiques que cette Révolution a rompus pour les remplacer par un mécanisme abstrait, peuvent être rétablis, c'est-à-dire si une Contre-révolution pourra être faite, qui conserve tous les bienfaits réels de la Révolution. Si elle peut se réaliser, l'humanité aura fait un pas décisif, et il n'est pas prouvé qu'elle ne le puisse ; nous devons donc y travailler sans retard, d'autant qu'il y va pour nous de l'existence. La tâche consiste à faire nous-mêmes par l'initiative et la coopération des libertés ce que l'Etat ne peut se charger de faire sans tout perdre ; et le temps presse ; et chaque jour diminue nos chances de salut. Tant qu'il en restera une seule, il faudra combattre.

Quant à la religion ⁸, j'entends la religion catholique, notre plus grande force morale évidemment, nous sommes par rapport à elle dans une position exactement inverse ; car il s'agit de l'amener à faire ce que nous voulons faire, à se charger pour une grande part de cette tâche dont nous devons décharger l'Etat. Si elle y vient (et pourquoi pas ?) elle ne sera plus sans doute la religion catholique d'aujourd'hui ; elle aura évolué, n'en déplaise aux sophistes, une fois de plus, et même elle aura fait mieux ; à quoi elle paraît condamnée depuis le concile de 1870. Qu'importe, si elle reste la religion chrétienne, en un sens moins suraigu que celui de Kant et de M. Lachelier, plus conforme à la pensée moderne, qui ne saurait, ce semble, après avoir pénétré dans la nature et l'avoir aimée et s'être reposée en elle comme elle a fait, consentir à diminuer si fort la consistance du lien qui unit cette nature à Dieu ? Ce sera, me direz-vous, sortir du Christianisme. Je ne sais ; peut-être, après tout, comme de la Révolution ; mais ce ne sera pas assurément sortir du Christianisme intérieur, éternel, ce sera plutôt y entrer, en conciliant la science et la réflexion. Qui sait ce que le catholicisme peut devenir, ressuscité par l'action morale et sociale, par le contact repris enfin de l'âme populaire ? Peut-être ses cadres vivifiés seront-ils alors un admirable organe tout prêt pour la force morale à venir et notre retard apparent deviendra-t-il une avance. Mais cela n'est pas notre affaire et nous n'avons qu'à donner l'exemple, en gardant l'attitude d'une parfaite déférence, mais aussi d'une entière réserve. Nous nous adressons à tous ceux qui partagent notre foi positive dans la nécessité, dans l'urgence d'une action morale.

Notre ami M. Guignon ⁹, au moment où j'achève cette phrase, il vous le dira, m'apporte précisément la même formule, comme le résultat de ses réflexions sur le nom à donner à la société qui se prépare. Il se propose de vous dire très simplement demain les raisons pour lesquelles il s'est attaché à celui d'*Association de l'Action morale ou d'Union pour l'Action morale*, lesquels, à la nuance près (à discuter), me conviennent tout à fait, je vous l'avoue, et me paraissent dire avec précision et prudence ce que nous voulons...

Voulez-vous bien faire mes amitiés à Séailles et lui dire combien je suis content de lui voir entreprendre cette tâche d'écrire une Morale pour les écoles. Il s'agit de rendre au divin sa place, qui est partout dans l'enseignement comme dans la nature et dans la vie...

Excusez-moi, cher Monsieur et ami, de vous écrire ainsi au courant de la plume sur des sujets si graves. Vous m'avez accoutumé à penser tout haut avec vous, et je n'ai pas d'autre moyen de vous remercier de la joie intime et profonde que vous me donnez chaque jour en apportant dans la réalité quelque chose que depuis si longtemps j'appelais de toute ma bonne volonté, hélas ! peu active...

⁸Lachelier avait écrit : « Je suis d'avis, comme vous, de faire appel à tous les hommes de bonne volonté et de n'en rebuter aucun par un formulaire de foi trop rigoureux. Cependant je crois qu'il faut aller franchement... jusqu'au « christianisme intérieur » ; car il n'y a de moralité possible pour nous que sous cette forme et je crois sincèrement que cette forme est adéquate à la moralité absolue... L'Eglise catholique... est et restera sans doute longtemps encore la seule société fortement organisée pour le bien, la seule, surtout, qui puisse agir indistinctement sur tous les esprits : ne le prenons donc pas de trop haut avec la rue - ou plutôt avec la place - Saint-Sulpice... »

⁹Camarade ancien et l'un des deux amis intimes de Lagneau. Etranger professionnellement à la spéculation philosophique, il en avait pourtant le sens et le goût. (P. D.)

16 Avril 1892 ¹⁰

Nescio an satisfacere tibi dixerim, amice, pergratum mihi fore, si, priusquam iter facias, rursus ad me venire potueris. Si hodie, et licentiam des, detinebo te ad coenam ; si cras ante meridiem, ad prandium ; nec pudebit a te audire tō Cr...stoj čn...sth, nec referre : ij ċlhqjċ čn...sth, ,, in quibus eximiam sententiam communi generis humani mente gradatim involutam perspicere et penitus haurire maximam verae religionis partem existimo ; de cujus aeternâ essentiâ inquirentem et mirifice loquentem domin. Rav^{nem} pomeridianis horis audire crastinâ die in animo est. Veni igitur, si potes ; sin minus, non rescribe, sed justae quieti indulge. Accipe etiam boni itineris vota, et, quantum in me est, perfectam salutem cum dom. Let. habe. Ex corde tuus. - J. L.

24 mai 1892.

Mon cher ami,

Comme je ne vous verrai probablement pas avant jeudi, je vous envoie pour vous ces simples notes prises tout à l'heure au courant de la plume pour que vous sachiez à peu près dans quel ordre d'idées je me meus et ce que je souhaiterais qui fût possible.

Je n'indique là que la bien petite partie de ce qu'il y aurait à dire et à développer et que je crois apercevoir. Il s'agit d'une règle de vie...

P. S. - Bien entendu, je ne prétends à rien en vous envoyant ces quelques notes qu'à vous aider de ma bonne volonté si je le puis, et je vous abandonne tout ce que vous voudrez. Nous savons certaines choses, et les autres nous les cherchons en commun, sans aucun amour-propre.

Paris, 14 Juin 1892.

Mon cher ami,

Pour simplifier et gagner du temps, je vous confierai, si vous le voulez bien... une première souscription de cent francs à l'ensemble de votre oeuvre.

Quant aux responsabilités particulières que vous serez amené à prendre en passant à l'action, je les partagerai dans toute la mesure de mes forces et ne vous abandonnerai pas...

Les difficultés de l'entreprise me frappent toujours beaucoup, je ne vous étonnerai pas en vous le disant. Il faudrait pour que cette *maison* pût réussir et subsister qu'elle eût un fondement bien solide, bien intérieur et bien défini. Il faudrait une règle, une discipline, une constitution, quelque chose de plus que la liberté. J'en reviens toujours à mon chimérique projet, qui n'est peut-être pas si chimérique. Le plus difficile est encore, je crois, le plus facile. Que peut le pur esprit, s'il ne commence par se donner un corps pour agir sur les autres corps ? Mais mon rôle n'est pas d'entraver, il est d'aider...

¹⁰Vœux de Pâques - sur une carte postale ouverte. - Traduction : Vous ai-je assez nettement dit, mon cher ami, tout le plaisir que me ferait une visite de vous, si vous pouviez m'en rendre une encore avant votre départ ? Si vous venez aujourd'hui et n'y avez pas d'empêchement, je vous retiendrai à dîner ; si demain avant midi, à déjeuner. Et je ne répugnerai pas à entendre de vous le « Christ est ressuscité ! » non plus qu'à vous faire le répons : « Oui vraiment il est ressuscité ! » Paroles où je crois apercevoir le précieux sentiment qui couve à des degrés inégaux dans la conscience commune à tous les hommes, source profonde et principale de cette *religiosa* vraie, dont M. Ravaisson doit explorer l'essence éternelle et dissertar magnifiquement, dans un entretien que je projette d'ouïr demain après-midi. Venez donc si vous le pouvez : si non, ne répondez point, accordez-vous le repos mérité. Acceptez de plus mes souhaits de bon voyage et tous mes vœux de parfaite santé pour vous et pour M. Letellier. Cordialement vôtre. (P. D.)

21 Juillet 1892.

...Je vous remercie bien fort et vous prie de me pardonner. Mon excuse est dans l'entière ouverture de cœur avec laquelle je suis allé à vous, et dans l'extrême besoin que j'ai de clarté et de certitude. Puisque je n'ai pas cette fois su bien voir d'abord, il vaut mieux que je vous aie parlé. Je le devais à notre amitié qui suppose une absolue confiance, et ce sera tout profit pour elle...

Ces pages ne valent que par le ton, c'est-à-dire par la tension qu'il manifeste ; car les idées sont indiquées à peine. C'est pour cela que le titre : *Simple notes pour un programme d'union et d'action* me paraît décidément le meilleur...

Orsay, 24 Août 1892.

...Je veux seulement vous dire ce soir, pour gagner un courrier, que ma santé n'est pas trop mauvaise et que le temps que je puis passer dans la campagne fort agréable qui m'entoure me donne un vrai ravissement. Vous me demandiez, je crois, il y a quelque temps, si j'aimais la campagne... Si vous saviez à quel point je l'aime ! En vrai fils de paysan ; ou plutôt l'aiment-ils bien ainsi ?...

27 Août 1892.

...Je suis très honteux d'avoir par ma lenteur à vous répondre remué votre imagination et votre conscience. Vous avez vu par mes deux lettres qu'il n'y avait, Dieu merci, rien du tout. J'étais bien loin de ce que vous vous êtes ingénié à supposer ; il faudrait que je fusse ce que je ne suis certes pas pour avoir l'ombre d'un grief contre vous ; rassurez-vous, je vous prie, pour le présent et pour l'avenir ; car je suis dans des sentiments tout contraires : ceux d'une vraie reconnaissance et d'une confiance entière. Vous avez fait beaucoup pour moi, beaucoup plus que je ne mérite, certainement, et j'ai besoin pour n'en être pas trop confus, de penser que tout cela s'adresse non pas à la personne mais à la fin qu'elle poursuit ou essaie de poursuivre.

J'ai désiré au milieu de juillet l'impression de mes *Notes* à ce moment même, d'abord pour m'en débarrasser l'esprit et pouvoir me reposer, ensuite pour en donner quelques exemplaires à mes élèves, à certains, avant leur départ. Ma première pensée était de les faire simplement reproduire par eux et pour eux au moyen de mon auto-copiste. Ils m'ont demandé de les faire imprimer et j'ai pensé qu'il pouvait y avoir à cela un petit intérêt ; mais le moment du départ en vacances arrivé, je n'avais plus de raison de souhaiter l'impression immédiate. C'est encore ma disposition à propos de la brochure.

Je ne suis d'ailleurs aucunement surpris d'avoir donné un *coup droit* dans l'eau. Le moment de la publication y est pour quelque chose sans doute, mais la vraie raison c'est que tout cela n'a de sens que dans la personne et comme manifestation d'une pensée qu'il faudrait connaître d'autre part. Deux de mes élèves, reçus agrégés de philosophie, et qui sont venus me faire visite ces jours-ci, m'ont dit tout simplement après avoir lu ces quatre colonnes : « Monsieur, tout cela ne signifiera rien que pour ceux qui vous connaissent et qui vous ont entendu longtemps, c'est-à-dire pour vos élèves ». Sauf une ou deux exceptions, ils sont dans le vrai. Les mots sont des mots ; il n'y a que l'enseignement vivant, l'enseignement de toute l'âme, de toute la personne, de toute la vie, qui puisse quelque chose, J'en espère encore beaucoup, quoique mes forces me trahissent et que les circonstances, les conditions qui me sont faites, me soient bien défavorables ; mais les choses ne sont jamais comme elles doivent être : il faut lutter cependant et espérer...

En attendant vous voilà bien au courant de mes misères et vous voyez le bel ouvrier que je suis de plume et de pensée. Vous me consolez un peu en me parlant de la peine que vos articles vous

coûtent.

Je vous quitte, mon cher ami, car je suis bien fatigué et souffrant ; depuis quelques jours cela ne va plus.

Orsay, 5 Septembre 1892.

...Ma santé est toujours bien médiocre ; j'ai été très fatigué par des visites ces jours derniers. Mais de plus en plus je me plais ici. Quelle chose délicieuse que le silence ! Ah si je pouvais échapper à Paris ! Vous ne connaissez pas votre bonheur, d'habiter là où vous êtes ; je ne dis pas à Ballaigues, mais à Auteuil. Je comprends d'ailleurs que vous ne vous y souhaitiez pas pour le moment. Achevez votre provision d'air pur. Mais vous ne tarderez pas, je pense, à reprendre ou à prendre le bâton du pèlerin.

Je termine en écoutant la marche de Wagner et en vous serrant la main de tout mon caeur.

14 Octobre 1892.

...Si je suis bien détaché de ce petit travail, en ce sens qu'il ne me reste aucune disposition à m'en exagérer l'importance ou l'utilité, je n'en reste pas moins très convaincu que j'étais dans le vrai en l'écrivant, et qu'il faut aller jusque-là pour faire oeuvre profonde et vraiment efficace. Je suis de plus en plus de cet avis...

15 Octobre 1892.

...*Le Dr B.*¹¹ m'a fait lire l'article de Lemaître dans *le Figaro* de ce matin. Il est bien tel qu'il devait être, et il n'y a pas lieu de se plaindre. L'important d'ailleurs est d'exister, n'est-ce pas ?

Il y a pourtant bien de l'injustice involontaire dans cet article, par exemple dans ce que Lemaître dit sur l'âge de Renan et sur le vôtre. Ce n'est pas l'âge qui classe les hommes, mais le sens de cette marche qui est la vie, et il me semble que s'il faut établir des groupes irréductibles, il n'y a pas d'un côté les jeunes et de l'autre les vieux, division trop simple vraiment, mais d'un côté ceux qui vieillissent, de l'autre ceux qui deviennent jeunes chaque jour.

27 Octobre 1892.

...Je vous ai montré, dans nos échanges intimes de pensée, de la présomption et de l'orgueil. Il faut se replier et se détacher davantage pour s'établir avec constance dans des sentiments plus justes, plus conformes à la réalité. Il le faut. *Una salus.*

Je vous serre la main de tout mon coeur.- J. L.

Ne me répondez pas.

30 Octobre 1892.

J'ai enfin rencontré hier M. Gillotin.¹² C'est un homme en qui tout respire la bonté, la droiture, la simplicité, la raison. Il y a de plus chez lui une expérience de l'action morale et un sens des choses religieuses très rares, qui m'ont ravi. Vous ne vous êtes pas trompé en pensant que je serais heureux de l'entendre. Cette connaissance nouvelle est pour moi une extension d'être : car avec

¹¹Le D' Burlureaux. l'autre ami intime de Lagneau, professeur au Val-de-Grâce. - L'article de Jules Lemaître dont il s'agit : *Le Bon Sergent*, était un affectueux persiflage de l'auteur du *Devoiz préaeal*. Lemaître avait été le camarade de promotion de Lagneau à l'Ecole Normale, en 1872. (P. D.)

¹² M. S. D. Gillotin, directeur de l'Ecole publique de la rue St-Hippolyte, premier secrétaire de l'*Union*. (P. D.)

une telle âme la communication s'établit toute seule et on reçoit plus qu'on ne donne.

J'ai aussi causé longuement hier soir avec un prêtre, très éclairé et très *spirituel*, à qui j'avais, il y a quelque temps, fait tenir les S. N. (*Simple Notes*). Ma satisfaction a été grande de voir combien intimement, du point de vue religieux où il est, il en a pénétré la pensée, exprimée et sous-entendue. Ses approbations, ses réserves, ses craintes, tout ce qu'il m'a dit, très loyalement, à ce sujet, était pour moi la plus claire et la plus précieuse des confirmations. Oui, la vérité est là.

Ah ! mon cher ami, quelle oeuvre ne pourrait-on faire en sortant une bonne fois des complications, des combinaisons artificielles et instables, des facilités difficiles, pour aller droit au simple, droit au profond, droit au but, *per angustum* !

En attendant on peut faire du bien tout de même, sans aucun doute, et vous avez commencé. Je crois que M. Gillotin en particulier le peut. Je voudrais bien faire campagne sous lui, dans le rang.

Bonne et affectueuse poignée de mains. - J. L.

Croyez-moi : allez aux Gillotin ; c'est le bon élément, l'élément sûr, qui ne manquera pas le jour de la mobilisation, étant chez lui.

1er Novembre 1892

Mon cher ami,

Je viens de lire avec une vive émotion votre premier article.¹³ Il est très bien, et donne une impression de solidité ; personne, je pense, de ceux qui vous ont lu l'hiver dernier, ne pensera que vous avez, dans l'intervalle, cessé de marcher vers cette assiette parfaitement ferme que, selon ce qui nous est donné, nous cherchons tous.

Mais si je crois que vous dites vrai, et à peu près dans la forme qu'il faut, je fais cependant mes réserves d'un autre côté, du côté politique, si j'ose dire. La grande politique serait, je crois, de n'avoir pas de politique, de ne chercher à rien arranger, de laisser là les Juifs et d'aller droit aux Gentils sans s'occuper publiquement des autres ; c'est le vrai moyen de les amener ou de les changer, comme voudra l'avenir...

2 Novembre 1892

...Je vous en prie avec instance, ainsi que M. Letellier : Réfléchissez encore sur ce que nous disions hier soir au sujet de Carmaux, avant d'imprimer le Bulletin. Ce serait tuer moralement dans l'oeuf une entreprise comme celle-ci que de lui mettre à l'origine cette tache d'injustice. Qui dira la :vérité à ceux que l'on trompe et corrompt si nous ne la disons pas même entre nous, et quel bien pourrons-nous pour ces pauvres gens si nous ne pouvons même pas ce minimum-là ? Il me semble qu'en ce temps d'abandon général le premier exemple que nous devons donner est d'oser être justes. Songez ce que ce serait que d'avoir aidé de nos mains à la catastrophe où notre pays va peut-être arriver ! Et puis écartons toute préoccupation des suites : y a-t-il rien en soi de plus anti-chrétien, de plus moralement faux que de pousser même indirectement, par voie d'approbation même tacite, les pauvres à la révolte ? Vous en êtes bien convaincu, n'est-ce pas ; mais cela me tourmente...

¹³Notes contemporaines – La conversion de l'Eglise. 1er article. Journal des débats, 1er novembre 1892. (P.D.)

Paris, 17 Novembre 1892.

...Je vous le disais l'autre jour, le difficile pour agir n'est pas de rencontrer des idées justes, mais de déterminer ce qu'il faut prendre de chacune et à quel rang il faut la mettre. Il y en a qui sont très vraies comme pensées de derrière la tête, et qui deviennent très fausses si l'on s'avise de les mettre devant. Le grand art, quand on réalise, est d'ordonner, de doser, et souvent de sacrifier.

Vous le savez, je crois inutile, parfois même fâcheux et dangereux de prêcher le détachement autrement qu'en le pratiquant soi-même, et d'abord dans son commencement, la justice scrupuleuse, le respect loyal et délicat du droit des autres.

Mais nous sommes ici au plus intime, au plus sacré de la conscience. J'arrive au second point, votre entreprise même, votre conception de ce qu'il faut faire. Je vous l'ai dit dès le premier jour ; je crois y voir, avec quelque chose de très généreux, quelque chose aussi, passez-moi la hardiesse des mots, d'un peu artificiel et chimérique. J'ai essayé constamment de vous montrer ce qui me semble être le vrai terrain, le terrain solide et fécond. Je ne vous ai pas convaincu, ou du moins pas persuadé, pas détaché de votre idée première. Vous la suivez toujours; vous lui appartenez même désormais par des actes. Ne pensez-vous pas que ces actes nous séparent réellement, et qu'il y aurait de ma part un manque de netteté, presque de sincérité, à laisser croire par ma coopération, même discrète, que je ne m'en aperçois pas ou que ma conviction a changé, quand elle est au contraire plus forte que jamais ? D'ailleurs les conséquences de ces actes se produiront, je le crois, sans qu'on y puisse rien, et le peu que je ferais, qui pour moi serait beaucoup, dans l'état de ma santé, je le ferais sans confiance, donc sans véritable effet.

Permettez donc, mon cher ami, non que je vous abandonne, mais que je vous laisse suivre votre voie, me réservant pour une autre tâche, à laquelle je ne sais même si je pourrai suffire. Mes vœux continueront de vous accompagner ; car je sais que vous voulez le bien et que vous êtes prêt à donner beaucoup de vous-même pour servir sa cause de la manière qui vous paraît la meilleure. Quand on s'est communiqué l'un à l'autre comme nous avons fait, on ne se quitte pas : il faudrait se quitter soi-même, et c'est toujours avec joie que je vous reverrai...

18 Décembre 1892.

Mon cher ami,

Votre second bulletin qu'un ami me communique et où vous me faites l'honneur de mentionner mes « *Simple Notes* » comme exprimant les principes de votre *Union*, m'impose l'obligation de dire autour de moi que je ne puis approuver votre démarche à Rome, votre lettre au cardinal Rampolla, et surtout la défense que vous en présentez et qu'on en présente pour vous.¹⁴

Ces actes, il est aisé de s'en convaincre, ne sont pas d'accord avec la manière de voir et de juger qu'indique en toute simplicité le petit écrit publié dans la *Revue bleue*. Les lecteurs qui ont bien voulu y prêter quelque attention savent comme vous, et doivent comprendre parfaitement aujourd'hui, qu'on a voulu en rédigeant ces modestes notes engager, s'il était possible, votre action dans une voie nette, supérieure à toute politique, où ne pourrait se rencontrer, se produire rien de fâcheux pour la conscience, j'ajoute, mais ici je puis me tromper, quoique je ne le pense pas, dans la seule voie vraiment pratique et féconde.

¹⁴Dans les *Bulletins* (non publics) n° 1 et n° 2 de *l'Union pour l'action morale* commençante (7 nov. et 5 décemb. 1892) avait paru la lettre que, me trouvant à Rome, j'avais adressée le 14 septembre au cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, à la suite de laquelle j'avais été reçu en audience particulière par Léon XIII, le 19 septembre. Cette démarche avait provoqué un vif dissentiment dans *l'Union*. (P. D.)

Je n'ai pas réussi, et je vois avec regret se développer les conséquences prévues de ce qui m'a toujours semblé une erreur.

Cela n'empêche pas, mon cher ami, que je ne reste, avec les sentiments bien affectueux que vous connaissez,

Votre dévoué sincèrement

J. LAGNEAU.

Je soumetts à votre conscience les moyens dont vous vous servez pour faire accepter ici votre lettre.

Si elle ne les condamnait pas, je n'aurais plus un seul mot à vous dire. J'aime mieux penser que le désir immodéré de réussir, qui est le mal, même chez nous, vous a tenu un moment, mais que ce moment est passé et que vous allez en donner la preuve palpable.

10 Décembre 1892.

...Peut-être est-il bon, nécessaire que je m'explique encore, et à fond, avec vous, mais ce ne sera pas en vue d'une conciliation possible, de mon côté du moins ; car ma conscience est en jeu directement. Jamais, je l'affirme, jamais je ne sacrifierai sciemment à la charité la loyauté et la justice : toujours je ferai, quoi qu'il m'en coûte, et il m'en coûte beaucoup, soyez-en sûr, ce qu'il faudra pour qu'on n'en doute pas autour de moi. Car cette façon d'agir est le mal, de quelques bonnes intentions qu'elle se couvre. Et il n'y a pas ici de jacobinisme, puisqu'il s'agit précisément de repousser avec une modération raisonnable ce dont le jacobinisme est une espèce.

Songez aussi, je vous en prie, comme je l'ai fait beaucoup depuis deux mois, à la nature de l'orgueil. Il n'y en a aucun à avoir conscience de ce que l'on sait nettement, avec certitude, à le bien distinguer de ce que l'on ne sait pas ainsi, et à régler sa vie, autant qu'on le peut, en conséquence : car cela n'est ni plus ni moins que le devoir même, que la vérité universelle, impersonnelle, qui nous fait vivre en dehors de nous. Je vous serre la main. - J. L.

2 Janvier 1892 (sic pour 1893) - 11 h.m.

Mon cher ami,

Puisqu'il en est ainsi, puisque vous aussi vous souffrez, et par cette raison, venez, je vous attendrai demain à cinq heures. Il faut que je vous cause, sans plus de retard, et vous dise ce que je pourrai, quelles que doivent être les suites de cet entretien dans l'état profondément douloureux, dans l'angoisse physique et morale où je me trouve.

Ma vie, pour la réussite de laquelle vous faites des vœux, sera ce qu'elle peut être. Je ne lui demande rien ; je n'attends rien d'elle. Il y a longtemps que je n'existe, que je ne pense et n'agis, que je ne vaux le peu que je vaux que par le désespoir, qui est ma seule force et mon seul fond. Puisse-t-il me conserver, même dans les dernières épreuves où j'arrive, le courage de repousser le désir de la délivrance ! Je ne demande rien de plus à la source d'où tout pouvoir vient, et si cela m'est donné, vos souhaits auront été accomplis.

Je vous serre la main et vous attends.

J. LAGNEAU.

3 Janvier 1893.

Mon cher ami,

Je vous remercie de tout mon cœur. Votre bonne et délicate sympathie m'était connue. Soyez sans inquiétude. Quoique je souffre, ma volonté ne fléchira pas. Cette épreuve que j'endure, je l'accepte, je puis même dire que je la choisis à tous les instants, et m'y attache avec l'intransigeante obstination que l'on doit à la vérité et sans laquelle je ne saurais pour ma part supporter la vie.

Si j'ai retardé notre entretien depuis quinze jours, ce n'est pas que je le désire moins que vous ou que je l'appréhende soit pour vous soit pour moi ; c'est par nécessité. J'ai tenu à vous en convaincre et c'est pour cela que je vous ai dit ma situation. Mais venez jeudi matin, à l'heure que vous voudrez, si cela vous est possible. Dussé-je passer la nuit précédente au travail, je vous recevrai. Si vous ne pouvez pas à ce moment-là, venez un des trois soirs suivants (jeudi, vendredi ou samedi) à cinq heures et demie, en m'avertissant par un simple mot.

Je vous serre affectueusement la main.

Paris, 19 Novembre 1893

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bon souvenir. Si ce que vous m'avez écrit vous paraît juste et vrai, j'en suis content ; mais je voudrais être sûr de ne vous avoir fait que du bien, de n'avoir pas une part dans ce que vous regrettez aujourd'hui.

Si j'en crois quelques expériences, il y a danger à vouloir principalement faire du bien aux hommes : on s'expose à jouer quelquefois un rôle devant les autres et devant soi-même ; ce qui est contraire à la simplicité et à la droiture. Il est plus sûr, et sans doute aussi plus efficace, d'avoir pour volonté ultime celle de ne pas faire de mal, c'est-à-dire d'être, autant qu'on le peut, toujours juste et raisonnable.

Recevez, mon cher ami, avec mes vœux pour votre entreprise mieux circonscrite et surtout pour vous, une cordiale poignée de main.

JULES LAGNEAU

SIMPLES NOTES

POUR UN PROGRAMME D'UNION ET D'ACTION

PRÉFACE¹⁵

Dans quelles pensées devraient se rapprocher et quelles obligations devraient s'imposer en commun, afin de rendre leur union solide et leur action pleinement efficace, ceux qui veulent associer leurs efforts pour accomplir dans toute son étendue profonde le devoir humain et pour entrer dans la vie vraie, telle est la question qui préoccupe l'auteur de ces Notes. Il a voulu non la résoudre en aussi peu de mots, mais indiquer dans quelle voie la solution en doit être cherchée.

Beaucoup penseront qu'il va trop loin, qu'il n'est pas indispensable, pour servir la cause du bien, d'exiger de soi beaucoup plus qu'on ne peut espérer obtenir des autres, ou que cette haute vertu, si elle est nécessaire, ne suppose pas pour subsister d'union réelle, même laïque et ouverte, entre ceux qui la pratiquent, en un mot que l'individu suffit à tout.

Sur le premier point, nous dirons que le levier de l'action morale, c'est la sainteté, c'est-à-dire l'égoïsme assujéti et pacifié, la nature assouplie jusqu'au fond par un vouloir supérieur, surnaturel, l'empire de l'esprit manifesté dans un homme. Celui qui veut élever les autres doit faire sentir en lui-même quelque chose qui le passe, quelque chose de plus qu'humain.

Quant à la seconde opinion, la loi de la nature morale, qui est aussi la loi de la vie, la dément. Vivre, en effet, à tous les degrés, au moral et au physique, c'est s'unir, c'est agir en commun, et agir en commun, c'est d'abord se créer un centre et s'y rattacher par une intime subordination.

Quelques-uns peut-être accorderont ces deux points volontiers, mais nous n'en serons pas plus avancés à leurs yeux : car cette union sous une règle, par quoi subsistera-t-elle à son tour, en l'absence de toutes vues communes sur l'au-delà ? La tentative dont il s'agit a contre elle l'expérience de l'histoire.

Notre manière de voir n'exclut point celle-là. Nous observons seulement qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'expérience de l'histoire : car l'histoire a pour objet ce qui ne se répète jamais ; elle ne saurait assigner de limites fixes à la puissance de la nature. La raison est ici notre seul juge. Or la raison, prise au sens concret où on l'entend dans ces Notes, donne à ceux qui la consultent par la réflexion et par l'action, non sans doute des vues sur l'au-delà, mais ce qu'on voudrait pouvoir appeler des vues sur l'en-deçà, ou plutôt son contact même ; c'est-à-dire qu'elle donne en réalité ce que l'imagination, dont procèdent les premières, donne en figure seulement.

¹⁵ La Préface n'existait pas dans la rédaction primitive.

Que tous les hommes puissent la connaître de la sorte dans son fond vivant, l'affirmer serait téméraire ; mais plusieurs le peuvent, et cela suffit. C'est par eux, et par ceux qui sentent avec eux, que se conserve ce que l'Évangile appelle « le sel de la terre ». Qu'ils fassent leur œuvre, leur clair devoir. Le reste, s'il est nécessaire, se fera ou se fera à son heure, non sans eux, mais sans qu'ils y songent ou sans qu'ils le veuillent, comme il est toujours, semble-t-il, arrivé jusqu'ici.

NOTRE ESPRIT¹⁶

Nous nous unissons pour lutter par notre initiative contre l'affaiblissement chaque jour plus visible et plus menaçant du lien social, qui consiste pour une part dans la conscience de la solidarité des intérêts, mais bien davantage dans le sentiment du droit des autres, dans le respect de la loi et le dévouement au bien public ; nous pensons ne pouvoir réussir qu'en faisant dominer en nous-mêmes d'abord un esprit de raison.

Par raison nous n'entendons pas un principe d'indépendance, d'orgueil, de retour sur soi, mais un principe d'ordre, d'union et de sacrifice. Nous appelons raison le pouvoir de sortir de soi en affirmant une loi supérieure dont l'homme trouve en lui l'idée, et en dehors le reflet seulement, une loi qu'il ne fait pas, mais qu'il peut comprendre, et tout par elle, à condition de l'accepter et de s'y soumettre.

Heureux d'accueillir parmi nous, sans distinction de croyances, les hommes de foi pratique résolus à l'action contre le mal, nous nous adressons surtout à ceux qui n'ont pas de foi positive, mais qui croient que dans l'homme l'esprit doit commander et non servir, parce que seul il a en lui-même sa fin et sa signification, et que la vie n'a de valeur que celle qu'il lui confère en lui mettant sa marque. A ceux qui ont cette conviction, qui pensent que la vérité est le bien de l'homme, qu'il ne doit pas s'en faire un jeu, un amusement, mais la saisir d'une ferme étreinte et s'y attacher, à ceux qui cherchent la paix de la certitude et savent

¹⁶ Voici le début de la première rédaction qui correspond - d'assez loin - à la partie *des Simples Notes* qu'on va lire. (Les deux autres parties y sont au contraire déjà presque entièrement tracées ; aussi se bavera-t-on à indiquer, au bas des pages, les variantes).

« Nous voulons former une union pour l'action morale.

« Nous professons l'apathie politique et religieuse, le détachement de toute formule, de toute servitude du mot : nous ne tiendrons à rien, nous n'aurons aucune foi avec passion et absolument, mais par raison et avec réserve.

« Nous sympathiserons avec tout ce qui se fera dans tout parti, dans toute église selon le pur esprit, sans aucunement craindre l'accroissement de force qui en résultera pour cette église, pour ce parti. Nous n'avons aucune inquiétude pour notre avenir, agissant ainsi ; car nous croyons en l'immanence du bien et en sa vertu : ce qui méritera d'être sera.

« Nous n'avons rien inventé ; mais nous voulons que ce qui a depuis longtemps est connu pour vrai et éprouvé comme tel devienne enfin.

« Nous nous adressons à ceux qui n'ont pas de foi positive et qui croient n'avoir pas de foi. Nous leur apportons la paix, s'ils la cherchent, la délivrance ; ou plutôt nous venons leur apprendre qu'ils la portent en eux. Nous leur apportons LA FOI, tout simplement.

« Ce que nous voulons, ce n'est pas réunir chez nous tous les partis, toutes les églises. Nous ne sommes pas un rendez-vous, une réunion, mais bien davantage. Nous sommes un parti, une église de combattants, le parti, l'Église de l'Esprit.

« Nous espérons agir sur les partis, sur les églises, non par leur confusion chez nous, mais par l'opposition que nous marquerons entre notre esprit et le leur. Ils viendront à nous, ou ils feront comme nous, ce qui sera la même chose. »

qu'elle doit être non pas conquise une fois, mais reconquise toujours, nous disons : « Vous êtes dans le vrai ; ce que vous faites, d'autres le font comme vous, avec vous ; nous vous apportons dans le combat que vous soutenez et nous vous demandons à notre tour l'appui moral de l'amitié. »

Nous ne sommes donc pas un rapprochement de bonnes volontés sans doctrine commune. Nous pensons que la communauté d'action suppose celle de pensée, et que l'action peut affermir, consacrer une foi commune, mais non créer cette foi. Nous sommes le commencement d'une société qui n'attend son progrès que de sa détermination et de la rigueur de son principe : nous tendons à réaliser l'unanimité ; nous ne prétendons pas en partir.

Mais en déterminant notre pensée, en la mettant dans des formules précises, nous aurons soin de ne nous y pas enfermer nous-mêmes. Nous songerons que la servitude des mots est à la racine du fanatisme et que, s'il détruit la liberté, c'est qu'il procède d'une servitude. Nous songerons que les idées n'ont la vie que si l'esprit la leur conserve en les jugeant toujours, c'est-à-dire en se tenant plus haut, et qu'elles cessent d'être bonnes, qu'elles cessent même d'être des idées, lorsqu'elles cessent d'être à la fois l'assise solide et l'expression en acte de la liberté intérieure.

Le fanatisme nous sera donc étranger. Il est l'ennemi, et nous ne passerons pas à l'ennemi ; il est le mal : nous ne le sèmerons pas, mais nous sèmerons ce que nous voulons récolter.

Nous agirons avec calme et constance autour de nous, en montrant dans la vie de chaque jour l'esprit qui nous anime et l'opposant à tout esprit qui ne sera pas purement raisonnable et purement généreux. Mais nous sympathiserons activement avec tout ce qui sera fait dans tout parti, dans toute église, selon ce pur esprit, sans craindre l'accroissement de forces qui pourra en résulter pour ce parti, pour cette église. Peu nous importe par qui la vérité se fera jour, par qui viendra le salut. Que l'on vienne à nous, comme nous l'espérons, ou que Ton fasse comme nous, à nos yeux ce sera la même chose ; car nous ne ferons pas du moyen le but. Ce qui méritera d'être sera.

NOTRE RÈGLE

Nous voulons faire connaître¹⁷ en nous-mêmes le bienfait de la règle, de la discipline, de la résignation, du renoncement ; enseigner¹⁸ la perpétuité nécessaire de la souffrance, expliquer son rôle créateur¹⁹ ; combattre le faux

¹⁷ « enseigner » *PR*

¹⁸ « prêcher » *PR*

¹⁹ « ... créateur, son rôle divin » *PR*

optimisme, la basse espérance d'un bonheur qui viendrait tout fait, la foi au salut par la science toute seule et par la civilisation matérielle, vaine figure de la civilisation, arrangement extérieur précaire qui remplace mal l'accord intime, le consentement des âmes ; combattre aussi, par l'exemple, les mauvaises mœurs, publiques ou privées, le luxe, la délicatesse, les raffinements, tout ce qui produit la multiplication douloureuse, immorale et antisociale des besoins, tout ce qui excite dans l'âme du peuple les convoitises haineuses et y fonde l'opinion que le but de la vie est de jouir en liberté²⁰ ; prêcher d'exemple le respect des supérieurs et des égaux, le respect²¹ de tous les hommes, l'affectueuse simplicité²² dans les relations avec les inférieurs et les petits, l'indulgence en tout ce qui ne concerne que nous, la fermeté dans l'exigence des devoirs qui regardent les autres, le public.

Car le peuple est ce que nous le faisons être : ses vices sont nos vices, contemplés, enviés, imités, et, s'ils retombent de tout leur poids sur nous, cela est juste.²³

Nous nous interdisons toute recherche de la popularité, toute ambition d'être quelque chose ; nous nous engageons à ne point mentir, à quelque degré que ce soit, à ne point créer ou entretenir par nos paroles ou nos écrits des illusions sur ce qui est possible²⁴ ; nous nous promettons la sincérité active, qui veut voir clair et ne craint pas de dire ce qu'elle voit en toute occasion.

Nous nous promettons la résistance réfléchie aux entraînements de la mode, aux engouements et aux effarements de l'esprit public, à toutes les formes de la faiblesse et de la peur.

Nous nous interdisons l'ironie²⁵ ; nous parlerons sérieusement, sans sourire, sans railler ou le laisser croire, des choses sérieuses et même de toutes choses : car il y a une gaieté sérieuse.²⁶

Nous nous donnerons toujours pour ce que nous sommes, simplement, sans fausse honte comme sans pédanterie, affectation ni orgueil²⁷.

NOTRE ACTION

²⁰ Première rédaction depuis « rôle créateur » : « Combattre a le faux optimisme, l'espérance mondaine, la foi au salut par la science et par la civilisation matérielle qui n'est pas la civilisation ; combattre aussi par l'exemple le luxe, la délicatesse, les raffinements, la multiplication indéfinie et douloureuse des besoins, toutes les formes de la peur et de la lâcheté ».

²¹ « le respect même » PR

²² « la simplicité » PR

²³ Paragraphe absent de la première rédaction.

²⁴ « Nous nous engageons à ne point mentir, ni créer ou entretenir des illusions sur ce qui est possible » PR.

²⁵ « l'ironie, la gouaillerie » PR.

²⁶ « car il y a une gaieté sérieuse » om PR.

²⁷ « Sans fausse honte comme sans pédanterie ni vanité, etc., etc. » PR.

Nous voulons sauver l'esprit public, en nous d'abord et peut-être dans les autres, par notre exemple et par l'ascendant d'une pure et active charité ²⁸.

Nous n'aurons pas le désir d'acquérir, d'amasser ; nous n'aurons pas même, pour nous du moins, le souci de l'épargne et nous nous défierons de la prudence : cette vertu, excellente à sa place, mais dont une société peut mourir, cédera chez nous le pas à une autre ²⁹.

Nous nous priverons pour donner. Nous ôterons tout ce que ³⁰ la juste préoccupation du sentiment d'autrui nous permettra d'ôter à notre confort, à notre bien-être, songeant que le nécessaire du lendemain n'est souvent que le superflu de la veille, et que le superflu des uns est fait pour une grande part du nécessaire des autres ³¹. Ce que nous aurons conservé de la sorte, nous l'emploierons à créer autour de nous les conditions matérielles de la moralité. ³²

Le bien que nous ferons, nous le ferons autant que possible nous-mêmes, directement : nous connaissons et nous serons connus, et la pensée qui nous inspirera sera si supérieure à ses effets et si visible, que notre aumône ne corrompra pas : elle sera le véhicule de l'amour, le coup qui éveille la flamme. L'aumône qui perd, c'est l'aumône anonyme, impersonnelle, mécanique ; la nôtre viendra de la personne et ira à la personne, et sera si enveloppée, si pénétrée d'amour et de raison, qu'elle ne se verra plus ³³ et qu'en vérité elle ne sera plus l'aumône. La vraie charité confond celui qui reçoit et celui qui donne. Tout bien ³⁴ vient d'elle ; mais les mauvais fruits condamnent l'arbre. L'aumône qui perd est celle qui attache l'esprit au bien qu'elle fait, au bien sensible ; la vraie charité l'en détache et le porte infiniment plus haut par la contagion de l'amour et du vouloir véritable ³⁵.

Notre charité sera méthodique et n'étendra son cercle que pas à pas : elle s'adressera d'abord à ceux qui nous entourent, à ceux qui nous touchent. Notre première pensée, notre première tâche ³⁶, souvent très difficile, sera de les rendre heureux, en prenant à notre compte leurs désirs raisonnables, en les déchargeant de leur égoïsme et mettant ³⁷ notre amour à la place. Voilà le vrai don, le seul don, et l'instrument parfait ³⁸ du salut. Se faire aimer en aimant du mâle amour

²⁸ « Nous voulons créer un ordre religieux laïque, une chevalerie du devoir privé et social, pour sauver l'esprit public en nous d'abord et peut-être dans les autres par l'ascendant d'une pure et active charité » *PR*.

²⁹ *A la place de ce paragraphe* : « Nous ne thésauriserons pas ; nous renonçons à l'épargne, à la prudence pour nous et les nôtres : cette vertu, dont nous mourons, n'a pas besoin d'être recommandée. Mais nous nous priverons pour donner... » *PR*.

³⁰ « tout ce que la décence, tout ce que... » *PR*.

³¹ *La phrase s'arrête dans PR* à « superflu de la veille ».

³² « à procurer aux autres les conditions matérielles de la moralité » *PR*.

³³ « qu'on le la verra plus » *PR*.

³⁴ « Elle est Dieu même et tout bien... » *PR*.

³⁵ « de l'amour et du devoir. » *PR*.

³⁶ « Notre première tâche, » *PR*.

³⁷ « heureux, en prenant leurs désirs à notre compte, en nous chargeant de leur égoïsme et mettant » *PR*.

³⁸ « l'instrument divin » *PR*.

qui est vouloir absolu, c'est-à-dire sacrifice, et apprendre ainsi à aimer, tout gît là.

Peu à peu nous irons plus loin, forts de l'autorité conquise, mais de plus en plus défiants de nous-mêmes. Notre principe sera de substituer partout, dans nos rapports avec les hommes, la charité à la justice, ou plutôt de faire de la justice l'occasion de la charité. Nous ne nous croirons quittes envers aucun homme quand nous lui aurons donné ce qu'exigé en retour du service rendu ³⁹ la lettre du contrat, du marché. Dans un rayon de plus en plus étendu, nous nous intéresserons à ceux dont nous devons utiliser ou diriger le travail ⁴⁰, et, sans nous introduire dans leurs affaires, nous entrerons dans leurs intérêts. La chaîne du service nécessaire est le trait d'union préparé par la nature entre les cœurs et la voie divine de la charité par où nous avons accès dans l'âme du peuple. Nous ne pouvons y pénétrer sûrement que de la sorte, en créant progressivement, naturellement, une société intérieure fondée sur l'amour, la paix et la justice vraie ⁴¹, au sein de la société extérieure fondée sur l'intérêt, la concurrence et la justice légale ⁴².

Il n'y a pas d'autre moyen de rétablir l'harmonie sociale ⁴³ : un haut spiritualisme prêché par l'exemple d'abord, par l'action, et gagnant de proche en proche l'âme du peuple pour la détacher de ce qui divise et lui apprendre par l'expérience où est le vrai bien, le bien qui unit. Mais nous ne détacherons personne du bien faux, du bien qui divise, tant que nous continuerons d'y tenir nous-mêmes, et toutes les prédications, tous les concerts de bonnes volontés ne serviront à rien. Il faut que nous fournissions notre preuve d'abord, et qu'au lieu de faire seulement appel à la liberté des autres, nous mettions en mouvement chez eux la puissance du bien par les actes de notre liberté à nous. ⁴⁴

Le succès dépend de ce que l'on sait et de ce que l'on ose, mais surtout de ce que l'on donne ou sacrifie. ⁴⁵

Nous créons au grand jour, sans arrière-pensée et sans aucun mystère, une union active, un ordre laïque militant du devoir privé et social, noyau vivant de la future société.

Nous espérons obtenir un peu des autres après avoir obtenu beaucoup de nous-mêmes.

³⁹ « reçu » *PR*.

⁴⁰ « à ceux qui nous servent » *PR*.

⁴¹ « l'amour et la justice vraie » *PR*.

⁴² « sur l'intérêt (concurrence) et la justice légale » *PR*.

⁴³ « rétablir la paix sociale » *PR*.

⁴⁴ « Il faut que nous fassions la preuve d'abord, et qu'au lieu de faire appel à la liberté dans les autres, nous mettions en mouvement le mécanisme divin de la grâce, sur lequel nous avons une prise sûre par notre liberté à nous. Le succès... » *PR*.

⁴⁵ La première rédaction s'arrête ici. Jules Lagneau, sous son paraphe, avait écrit seulement : « Simples notes à utiliser librement. - Union pour la vie vraie. »